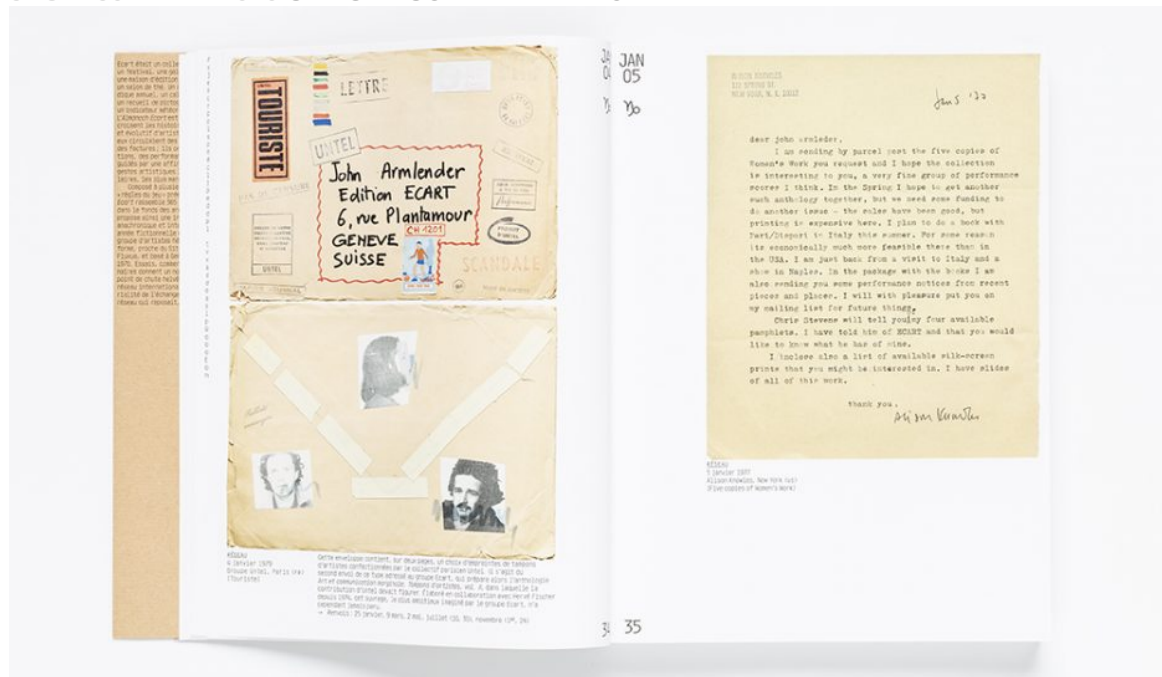


## ARTS PLASTIQUES

Un demi-siècle d'Ecart

Sous la forme d'un almanach regorgeant de trésors, le «Plus beau livre du monde 2019» raconte l'épopée du collectif genevois Ecart, dès 1969.

JEUDI 30 AVRIL 2020 SAMUEL SCHELLENBERG



Les pages 34 et 35 de l'Almanach Ecart, avec une -enveloppe du collectif Untel et une lettre de l'artiste Alison Knowles. BAPTISTE COULON

### EDITION

C'est un peu l'histoire de la chrysalide qui se transforme en papillon, version art contemporain. En l'occurrence des cartons d'archives brutes devenues «plus beau livre du monde 2019». Décernée fin février par la Fondation Buchkunst de Francfort, la distinction récompense l'Almanach Ecart (Ed. HEAD et art&fiction), bijou éditorial orné de 639 illustrations pour imaginer, jour par jour, une année du collectif Ecart.

Actif dès 1967 mais officiellement fondé en 1969 par les artistes John M Armlender, Claude Rychner et Patrick Lucchini, Ecart est à la fois un groupe, une galerie, une librairie et une maison d'édition. Proche de Fluxus ou du situationnisme, protagoniste du Mail Art (lire ci-dessous) ou de ce nouveau médium qu'est la performance, moquant la fatalité d'un art forcément marchand, Ecart se dissout en 1982. Non sans jouer régulièrement les prolongations, à l'initiative de John M Armlender, par exemple en tenant stand depuis 1980 à la foire Art Basel, avec une offre 100% no profit.

### Potentiel de réactivation

Publié en toute fin d'année dernière, l'Almanach Ecart est le fruit d'un projet de recherche du réseau HES-SO, mené conjointement par la Haute Ecole d'art et de design de Genève (HEAD) et le Mamco, Musée d'art moderne et contemporain. «L'idée était de montrer les archives autrement, de souligner leur potentiel de réactivation pour pointer qu'elles ne sont pas figées dans l'histoire – c'est aussi une ressource de création pour aujourd'hui», explique l'historienne de l'art Elisabeth Jobin, codirectrice de l'ouvrage avec Yann Chateigné, professeur à la HEAD.

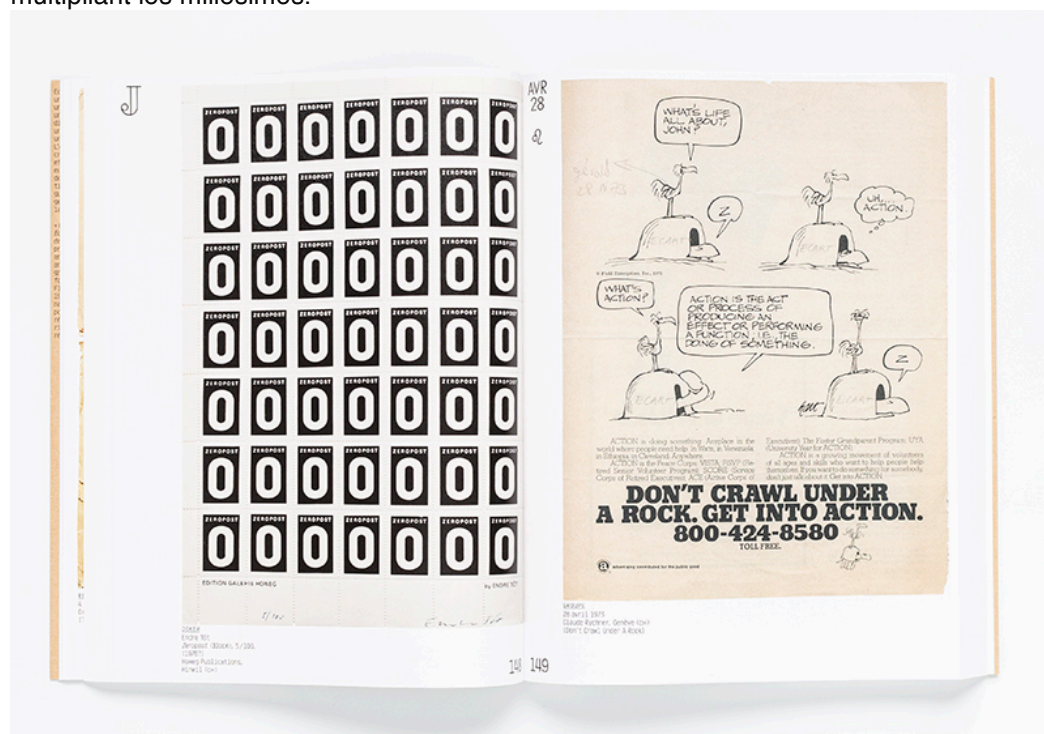
C'est Lionel Bovier, directeur du Mamco – et coauteur avec Christophe Cherix d'un premier livre sur Ecart en 1997 –, qui a donné l'impulsion de fourmi a été réalisé par Elisabeth Jobin dès 2017, quelques années après la rédaction d'un mémoire de master en partie intéressé par cette même matière. «Mon travail consistait à continuer le tri – à ce stade, on ne pouvait même pas parler

d'archivage –, puis d'esquisser un inventaire selon quelques typologies. Les gros morceaux étaient la correspondance, y compris le Mail Art, mais aussi les documents d'une administration plutôt bien tenue, les photographies d'époque, les ephemera – cartons d'invitation, affiches, etc. –, les publications et la performance. Cette dernière est détaillée par des partitions dont certaines ont été réactivées par des étudiants de la HEAD.»

**Matière vivante, l'archive «raconte différentes -histoires selon la manière dont on agence son -contenu» Elisabeth Jobin**

L'ouvrage sera ensuite composé par les participants au projet de recherche, en l'occurrence les artistes Pierre Leguillon et Emilie Parandeu, le commissaire Mathieu Copeland, le graphiste Dan Solbach et les codirecteurs de l'ouvrage Yann Chateaigné et Elisabeth Jobin. «Chacun faisait ses choix en fonction de ses dadas. Pierre était fasciné par l'administration, Emilie très intéressée par la performance et Yann trouvait que les notes de John Armleder étaient incroyablement mystérieuses et sibyllines...» Figure incontournable de la scène romande, l'artiste ne s'est pas mêlé au projet: il a donné carte blanche à l'équipe en poste. «Lorsqu'on allait vers lui avec des questions, il répondait toujours de manière bienveillante et précise sur les points historiques, mais restait plus évasif sur des questions d'interprétation», sourit Elisabeth Jobin.

Il s'agissait d'envisager l'archive comme une matière vivante, «qui raconte différentes histoires selon la manière dont on agence son contenu», poursuit celle qui est aujourd'hui membre de l'équipe de conservation du Musée cantonal des beaux-arts de Lausanne. «Cela a donné un calendrier imaginaire d'une année d'Ecart, qui montre différentes activités, donne à voir le réseau plutôt que de se concentrer sur le collectif lui-même.» En véritable almanach, le livre fait coïncider un document à chacun des 365 jours de l'année, du 1er janvier au 31 décembre, en respectant la date mais en multipliant les millésimes.



Des timbres “Zeropost” d’Endre Tot et une réclame pour le volontariat de Claude Rychner. BAPTISTE COULON

Ainsi, à une missive du musicien et performeur britannique Genesis P-Orridge du 3 janvier 1977 succède une enveloppe envoyée de Paris le 4 janvier 1979, décorée d’empreintes de tampons d’artistes du collectif Untel. Et huit pages plus loin, c’est une facture adressée par les éditions hambourgeoises de l’artiste suisse Dieter Roth, qui marque le 12 janvier, cette fois de l’année 1980. Le tout est régulièrement rythmé de documents non datés mais en liens avec le mois en question: ce sont les «jokers», qui forment l’un des douze thèmes classant les documents, signifiés au fil des pages à l’aide d’un signe du zodiaque: bélier désigne l’action, taureau rassemble l’organisationnel alors que sagittaire concentre les références aux éditions Ecart. Enfin, plusieurs textes complètent

l'ouvrage.

### «La voix des artistes»

«Le livre a un aspect très direct, n'est pas trop didactique: c'est avant tout la voix des artistes qui s'exprime», souligne Dan Solbach, auteur du travail graphique de l'Almanach Ecart – et designer de plusieurs ouvrages sélectionnés ces dernières années parmi les «Plus beaux livres de Suisse». L'idée n'était pas d'en faire un lexique du langage artistique écartien, explique le Bâlois, «encore moins de produire un énième livre n'intéressant que les graphistes. Le contenu donne ici sa forme au livre et pas le contraire, comme trop souvent.»

Imaginée par Dinamo, la police de caractère s'inspire directement de celle utilisée par Ecart pour ses communications, tout en étant plus facile à lire, précise Dan Solbach – «leurs newsletters étaient parfois très peu lisibles». Et si le tout est enveloppé par une couverture souple, «c'est pour ne pas faire de l'ouvrage une pierre tombale», comme lorsqu'un hommage se veut définitif. Car Ecart, qui se lit «trace» à l'envers, a encore de belles réactivations devant lui.

### LE MAIL ART, CETTE PRATIQUE À DISTANCE QUI ÉCHAPPE AU MARCHÉ

Plusieurs pages de l'Almanach Ecart concernent le Mail Art, ou art postal, forme de création qui remonte aux futuristes ou à Marcel Duchamp mais se développe essentiellement à partir des années 1960. Un modus operandi fait de collages, dessins, enveloppes tamponnées et autres photocopies envoyées par la poste, qui n'est pas sans résonner avec le principe de distanciation propre à notre étrange printemps 2020.

«Le Mail Art est un phénomène assez fascinant, qui impliquait des artistes plutôt éloignés du circuit de galeries marchandes», commente Elisabeth Jobin, co-commissaire en 2018 d'une exposition sur Ecart et le Mail Art au Mamco. Les années 1960-1970 sont une époque de nouveaux médias pas encore reconnus par les musées, mais aussi d'artistes qui veulent se soustraire à l'institution et à l'autorité qu'elle représente, -observe l'historienne de l'art. «On reconstruit donc un réseau parallèle, entre artistes, qui inclut même un appareil critique. Et tout le monde peut participer de manière très démocratique.»

L'artiste new-yorkais Ray Johnson est considéré comme le précurseur du Mail Art d'après-guerre: dès le milieu des années 1950, il envoie poèmes, dessins abstraits ou collages à un réseau international – cela deviendra la New York Correspondence School. Plusieurs artistes de Fluxus pratiqueront eux aussi le Mail Art, comme Robert Filliou, Ben Vautier ou Robert Watts – ces deux derniers seront notamment coauteurs d'un Flux Post Kit (1968), boîte avec tampons, timbres ou cartes postales. Quant à la galerie Ecart, elle devient dans les années 1970 un lieu de convergence et d'échange du Mail Art, avec par exemple une exposition de la correspondance de David Zach. Ou l'accrochage des œuvres postales de l'artiste hongrois Endre Tót, qu'on retrouve à plusieurs reprises dans l'Almanach Ecart. Par exemple sous la forme d'un joker d'avril présentant une planche de timbres Zeropost (1976), sans valeur postale mais qui sont autant de multiples. Autres jokers égaillant régulièrement les pages du livre: les cartes postales présentant la reine d'Angleterre dans différents contextes érotiques, -signées Genesis P-Orridge – des collages du même type ont valu à l'artiste des démêlés avec la justice britannique.

Le Mail Art est une pratique plutôt complexe à appréhender pour les historiens de l'art, estime Elisabeth Jobin, «avec potentiellement autant d'archives qu'il y a eu d'artistes participant, dont certains relativement méconnus. On trouve des collections de Mail Art chez des personnes insoupçonnées, notamment à Genève.» Et même pour un artiste connu comme Ray Johnson, qu'on retrouve lui aussi dans l'Almanach Ecart, impossible de savoir combien de ses œuvres ont circulé. «La notion de vrai et de faux se confond, les originaux étant de toute manière parfois des photocopies, ce qui est assez ironique. Même si on en trouve parfois dans des ventes aux enchères, ces œuvres échappent le plus souvent à la logique du marché de l'art.» SSG  
Almanach Ecart, une archive collective 1969-2019, Ed. HEAD—Genève et art&fiction publication, en partenariat avec le Mamco, 424 pp. Le livre est actuellement en rupture de stock (une recherche de fonds bat son plein pour permettre une réimpression, de même qu'une version anglaise). Mais quelques exemplaires demeurent en vente à la Haute Ecole d'art et de design de Genève.

Renseignements: 022 388 51 00. Site des archives: [archivesecart.ch](http://archivesecart.ch)